

Kazimierz Kupisz

DANS LE SILLAGE DE LA BELLE CORDIÈRE

(Louise Labé et Marivaux)

S'il est, d'un côté, déplorable que la Belle Cordière n'ait pas été en son temps reconnue comme poétesse capable d'exercer une influence poétique sur ses contemporains, de l'autre, on n'a pas manqué de faire voir que sa renommée a dépassé son siècle et que de nombreux écrivains postérieurs ont trouvé chez elle une source d'inspiration. Toutefois les "documenti della fama di Louise Labé", laborieusement réunis par le regretté professeur Enzo Giudici¹, ne semblent pas complets et "una ghirlanda di omaggi resi alla Bella Cordaia"² peut être encore illustrée d'un autre nom célèbre, celui de Marivaux. Ce qui ajoute du piquant, c'est que, une fois de plus, le souffle inspirateur venait du *Débat de Folie et d'Amour*³, oeuvre considérée quelquefois comme scolaire et incapable de soulever plus d'intérêt⁴.

¹ E. G i u d i c i, *Documenti della fama di Louise Labé: la seconda "garde d'honneur de la Belle Cordière"*, "Annali della Facoltà di Lettere et Filosofia" dell'Università di Macerata, 1975, pp. 217-272.

² *Ibidem*, p. 225.

³ Sur l'influence du *Débat*, voir: K. K u p i s z, *Z dziejów recepcji "Débat de Folie et d'Amour" Luízy Labé*, "Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Łódzkiego" 1963, seria I, z. 29, pp. 103-113.

⁴ Cf. par exemple: "Cette oeuvre, qui ne manque certes pas de qualités est trop spécifiquement du XVI^e siècle pour soulever un grand intérêt aujourd'hui. [...] Cependant, malgré son caractère scolaire, le *Débat de Folie et d'Amour* contient des passages tout à fait charmants, dans lesquels s'expriment avec grâce la sensibilité, la finesse d'esprit de Louise Labé. Mais on ne rencontre dans ces pages qu'une connaissance toute intellectuelle de l'amour. Comme le ton va s'élever dans les *Elégies* et surtout dans les *Sonnets*". R. S c h a f f t e r, *La vie de Louise Labé*, [dans:] L. L a b é, *Oeuvres poétiques*, Porrentruy (Suisse), chez les éditeurs des Portes de France, 1943, pp. 77-78.

Il est juste de rappeler d'abord son "argument":

Jupiter faisoit un grand festin, ou estoit commandé à tous les Dieux se trouver. Amour et Folie arrivent en mesme instant sur la porte du Palais: laquelle estant jà fermee, et n'ayant que le guichet ouvert, Folie voyant Amour jà prest à mettre un pied dedens, s'avance et passe la premiere. Amour se voyant poussé, entre en colere: Folie soutient lui appartenir de passer devant. Ils entrent en dispute sur leurs puissances, dinitez et préseances. Amour ne la pouvant veincre de paroles, met la main à son arc, et lui lasche une flesche, mais en vain: pource que Folie soudein se rend invisible: et se voulant venger ôte les yeus à Amour. Et pour couvrir le lieu ou ils estoient, lui mit un bandeau, fait de tel artifice, qu'impossible est lui ôter. Venus se pleint de Folie, Jupiter veut entendre leur diferent. Apolon et Mercure debatent le droit de l'une et l'autre partie. Jupiter les ayant longuement ouiz, en demande l'opinion aus Dieux: puis prononce sa sentence"⁵.

Dialogue entre l'Amour et la Vérité de Marivaux⁶ nous introduit dans le même monde des dieux (ou plutôt des abstractions personnifiées) et dans la même discussion sur l'amour. Les deux protagonistes de cette scène s'aperçoivent d'abord de loin et ne se reconnaissent pas trop bien, ce qui rappelle le début du *Débat*, mais, dans la suite, à l'encontre de celui-là, leur entretien, lorsqu'ils relatent leurs propres infortunes dans les Gaules, se déroule dans une atmosphère amicale et pleine de compréhension réciproque. Il s'avère ainsi que tous les deux sont bannis du monde: l'Amour, qui se dit le vrai Amour, puisque les hommes lui préféreraient le "petit effronté d'Amour" que Vénus a eu avec Plutus, la Vérité - puisque "le mensonge et la flatterie sont en si grand crédit parmi [les hommes] qu'on est perdu dès qu'on se pique de [l'] honorer"⁷. Le pro-

⁵ L. Labé, *Oeuvres complètes*, édition critique et commentée par Enzo Giudici, Genève, Droz, 1981, p. 23. *L'editio princeps* - Lyon 1555. Le sigle: LOC.

⁶ Pièce écrite en collaboration avec Rustaing de Saint-Jory en 1720; la première et unique représentation eut lieu le 3 mars de cette année. Le texte, à l'exception d'un fragment, ne nous est parvenu. Voir: *Dialogue entre l'Amour et la Vérité*, [dans:] *Théâtre complet de Marivaux*, notices de Jacques Brenner, Lausanne, La Guilde du livre, 1969, t. 2, pp. 1051-1061. Le sigle: MT 2.

⁷ *Ibidem*, p. 1058.

blème psychologique qui perce à l'arrière-plan de la situation se définit ainsi grâce au procédé qui nous est connu du *Débat*, à savoir grâce au conflit des deux forces ou des deux valeurs opposées, en l'occurrence, l'amour libertin et le vrai amour (à souligner que le protagoniste s'oppose à être considéré comme l'amour tendre), la vérité et le mensonge. Si les rapprochements que l'on aimerait faire ne vont pas cette fois plus loin, ils seront plus nombreux dans la *Réunion des Amours*⁸, qui renoue d'une manière beaucoup plus évidente avec le texte de Louise Labé.

L'Amour et Cupidon se rencontrent à l'improviste et s'engagent dans une dispute sur leurs préséances. Menacé des flèches de son rival, l'Amour renonce à lui rendre la pareille, mais, avant de s'en aller, il préfère lui annoncer l'assemblée des dieux que Jupiter fait organiser dans son palais. Cupidon, qui n'y est pas invité, s'enquête auprès de Mercure sur les motifs de cet oubli de sa personne et apprend que la décision venait de Minerve à qui Jupiter a donné la direction de l'assemblée. Dans la suite, Apollon le prévient que Minerve va bientôt amener l'Amour pour être témoin de leur débat sur la nature de leur pouvoir, lui-même cependant doit supporter une verte critique de la part de la Vérité. A la venue de Minerve, la dispute entre l'Amour et Cupidon s'engage mais la déesse suspend son jugement pour écouter d'abord l'avis de la Vertu qui suivra, à son tour, la suite du débat. Celle-ci, impressionnée de toute évidence par Cupidon, décidera néanmoins contre lui. C'est Minerve qui annoncera le verdict de Jupiter ordonnant à deux rivaux de s'unir ensemble.

Vu ces événements, il serait injuste de parler de l'imitation servile, mais la fonction didactique de cette pièce, et la provenance de ses protagonistes conduisent aussi vers l'oeuvre de Louise Labé.

Qui est cette folle qui me pousse si rudement? quelle grande hâte la presse?⁹

- s'irrite Amour dans le *Débat* de Louise Labé, lorsqu'il se voit repoussé de la porte du palais de Jupiter.

⁸ *Comédie héroïque en un acte et en prose*, représentée pour la première fois le 5 novembre 1731 par les Comédiens Français. Voir: *Théâtre complet...*, t. 1, pp. 941-970. Le sigle: MT 1.

⁹ LOC, p. 25.

Que vois-je? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois et des flèches?¹⁰

- se fâche Cupidon de Marivaux à la vue de l'Amour - les motifs de son étonnement indigné sont différents, leur expression émotionnelle et stylistique reste tout de même analogue.

Analogue aussi l'animosité visible qui sépare les deux protagonistes et qui se dégage de leurs dialogues, où, au début, le rôle plus agressif et les réparties désobligeantes appartiennent à Cupidon et à Amour, mais la suite fera voir l'Amour et Folie l'emporter sur eux. De deux côtés, on ne manque pas de faire jouer des flèches, mais les contextes et les conséquences de ces gestes belliqueux sont dissemblables. La Folie prévient sagement son adversaire:

Si tu veus un peu tenir moyen en ton courroux, je te feray connoître en peu d'heure ton arc, et tes flesches, où tant tu te glorifies, estre plus molz que paste, si je n'ay bandé l'arc, et trempé le fer de tes flesches"¹¹.

Amour ne manque pas de répliquer:

Je croy que tu veus me faire perdre patience. Je ne sache jamais que personne ait manié mon arc, que moy [...]. Mais puis qu'ainsi est que tu l'estimes si peu, tu en feras tout à cette heure la preuve¹².

Mais Folie se fait invisible et Amour manque son coup, tandis que les deux Amours de Marivaux se glorifient au même degré de leurs flèches et se révèlent également prêts à s'en servir. A remarquer que Cupidon devient à l'occasion grossier:

Avec un Amour aussi poltron que vous, il faudrait qu'un tendron fît tous les frais de la défaite. Eh! éviteriez-vous... (Il tire une de ses flèches). Je suis d'avis de vous d'égayer le coeur d'une de mes flèches, pour vous ôter cet air timide et langoureux. Gare que je vous rende aussi fol que moi!¹³

¹⁰ MT 1, p. 945.

¹¹ LOC, p. 28.

¹² *Ibidem*, p. 28.

¹³ MT 1, p. 947.

Sa désinvolture impertinente trouvera cependant une bonne riposte:

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offense point, et votre empire touche peut-être à sa fin¹⁴

- lui dira l'Amour. Assurément, Folie s'est montrée moins rude:

J'excuse un peu ta jeunesse, autrement je te pourrais à bon droit nommer le plus presomptueux fol du monde. Il sembleroit à t'ouïr que chacun tienne sa vie de ta merci: et que tu sois le vray Seigneur et seul souverain tant en ciel qu'en terre. Tu t'es mal adressé...¹⁵

En définitive, l'Amour, dont le rôle ici répond visiblement à celui de Folie, semble triompher de son rival trop nonchalant, et Cupidon se verra bientôt en danger de le voir revenir. Certes, ses péripéties successives, Marivaux ayant modifié ce thème, ne sont pas celles du fils de Vénus chez Louise, leur source est pourtant la même que celle du conflit entre Amour et Folie.

L'assemblée des dieux, convoquée par Jupiter, constitue une autre situation scénique commune à deux auteurs. Amour et Folie sont venus en retard, ce qui est devenu le motif direct de leur querelle; Cupidon n'est pas invité et s'enquète nerveusement sur la raison de sa disgrâce - les transpositions auxquelles Marivaux a recours ne modifient pourtant pas le caractère des relations qui existent entre les protagonistes brouillés: hostilité apparente et parenté réelle.

Ce qui se répète sans changement, bien que le texte de Marivaux apporte de larges transpositions des détails, c'est le débat sur la nature des deux protagonistes. Entamé par Amour dans le *Discours I* du *Débat*, il trouve son prolongement dans les discours interminables d'Apollon et de Mercure. Chez Marivaux, il est remplacé par les moyens qui conviennent à une oeuvre théâtrale puisque le dramaturge conscient de procédés dramatiques ne manque pas de le condenser dans les deux scènes successives où les deux Amours en présence de Minerve et de la Vertu discutent sur leurs attributs et avantages.

¹⁴ *Ibidem*, p. 947.

¹⁵ LOC, p. 27.

Le dénouement qui clôt la différend est semblable aussi: jugement rendu par l'autorité suprême. Cependant, au tableau solennel chez la poétesse lyonnaise, lorsque, "pour apointer le diferent", le verdict fut proclamé en présence de "toute la compagnie des dieus" par Jupiter lui-même, correspond, chez Marivaux, une scène moins cérémonieuse où la décision divine est rapportée par Minerve et le propos familial de Cupidon termine la pièce:

Allons, mon camarade, je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot; et vous m'apprendrez à être plus sage¹⁶.

Le débat qui, chez Louise, avait la valeur d'un problème existentiel, chez Marivaux, se dilue dans une querelle qui manque d'élévation et qui se dissoud par un geste bourgeoisement prosaïque.

C'est que, bien que des dieux y soient en jeu, ils n'ont pas la même noblesse que les dieux dans le *Débat* et leur monde nous semble manquer de distinction et de dignité. Ceci nous paraît d'autant plus déconcertant que, le texte de Marivaux étant une pièce dramatique, on y attendrait aussi des personnages psychologiquement réussis, tandis que le *Débat*, où l'on voit en général un traité, nous rendrait moins sensibles aux défaillances de la construction de ses protagonistes. Cependant les héros du *Débat* nous charment de leur vérité humaine, ceux de la pièce de Marivaux ne sont que des silhouettes ou, comme la Vertu et la Vérité, des allégories. De même que dans les fragments de *L'Amour et la Vérité*, la mythologie ne se révèle dans cette histoire mythologique que dans les noms des protagonistes, et le caractère vivant de ceux-ci se limite à ce qu'un échange verbal s'instaure entre eux et qu'ils se meuvent et se déplacent quelquefois sans motivation évidente. Envisagés de ce point de vue, même les deux Amours sont loin de nous convaincre. Cupidon a, il est vrai, plus de couleurs puisque les caractères négatifs sont toujours plus faciles à peindre, mais l'Amour (à remarquer l'article qui accompagne son nom) est entièrement privé de cette plasticité pittoresque et de ce charme nonchalant qui nous captive et qui nous

¹⁶ MT 1, p. 970.

amuse chez son homonyme labéen. Celui-ci, enfant gâté et petit dieu présomptueux, a pourtant une réelle conscience de son pouvoir et n'ignore pas qu'il ne le doit à personne; celui-là, visiblement favorisé par Minerve, "le vent du bureau" n'étant pas pour Cupidon¹⁷, n'est pourtant de taille qu'à des tirades.

Et que dire des déesses? de Minerve qui ne vit que pour dire qu'elle remplit le message de Jupiter, ou de la Vérité qui n'est capable que de sermonner Apollon? Peut-être la Vertu, toute "invulnérable" qu'elle se croie¹⁸, a-t-elle un peu plus de vie lorsqu'elle sourit à des ripostes spirituelles de Cupidon et lorsqu'elle se laisse impressionner par son discours. Aucune pourtant ne peut être rapprochée de Vénus dans le *Débat*, dont la personnalité plastique et vivante révèle aussi bien la faiblesse d'une mère qui raffole de son enfant gâté que la coquetterie de la femme qui est sûre de sa beauté et de son influence sur les hommes.

Certes, parmi ces pâles silhouettes, il y a encore Plutus, le même que celui du *Triomphe de Plutus*¹⁹, mais son rôle est cette fois très limité; il y a encore Mercure, le même que dans le texte de Louise Labé, mais, sans aucune idée plus large de son homonyme, éloquent et courtisan attentif à se conformer aux opinions qui soufflent de la cour de Jupiter (cf. sc. 3), il est visiblement rapetissé - ce Mercure si empressé à stigmatiser toutes les mauvaises actions de Cupidon se tient bien loin de son prototype mythologique. Tels qu'ils se présentent dans l'action, et surtout si l'on les compare aux divinités mythologiques du *Débat*, même des réparties spirituelles dont ils sont capables ne semblent pas faire échapper ces dieux de papier mâché à une déconfiture déconcertante.

Sans doute, les défaillances de leur caractérisation s'expliquent-elles surtout par la pression de l'actualité sociale qui se laisse sentir dans les éloges de la poésie galante dont Apollon se fait le prédicateur intéressé (cf. sc. 5) et dans l'accusation des flatteries démesurées de cette poésie que la

¹⁷ *Ibidem*, p. 952.

¹⁸ *Ibidem*, p. 964.

¹⁹ *Comédie en un acte et en prose*, représentée pour la première fois le 22 avril 1728 par les Comédiens Italiens. Voir MT 1, pp. 825-862.

Vérité lui reproche (cf. sc. 6). D'autre part, les allusions au "prince", à qui on ne veut pas "une âme insensible" et dont Jupiter voudrait former le coeur en réunissant les deux Amours corrigés, dénoncent aussi une note actualisante et une certaine intention didactique. Si donc la provenance des protagonistes dans la *Réunion des Amours* est identique à celle des protagonistes dans le *Débat*, leurs rôles dans l'affabulation et leurs caractères sont programmés d'après les nécessités artistiques que l'idée centrale de la pièce imposait à l'auteur.

C'est ainsi que l'on aborde la signification de nos deux textes, à savoir le problème psychologique qui résulte du conflit des héros principaux.

Et guidera Folie l'aveugle Amour, et la conduira par tout où bon lui semblera²⁰

- décrétera Jupiter pour clore le débat entre Amour et Folie, ce qui veut dire que l'amour et la folie sont inséparables. Sans doute cette liaison tout déconcertante qu'elle soit n'est-elle pas nouvelle et elle servait de cible éternelle aux attaques de la part des moralistes, mais c'est pour la première fois ici qu'elle est considérée comme un phénomène positif.

Amour donc ne fut jamais sans la compagnie de Folie: et ne le sauroit jamais estre. Et quand il pourroit ce faire, si ne le devroit il pas souhaiter: pource que l'on ne tiendrait conte de lui à la fin. Car quel pouvoir auroit il, ou quel lustre, s'il estoit pres de sagesse? Elle lui diroit, qu'il ne faudroit aymer l'un plus que l'autre: ou pour le moins n'en faire semblant de peur de scandaliser quelcun. Il ne faudroit rien faire plus pour l'un que pour l'autre: et seroit à la fin Amour ou aneanti, ou divisé en tant de pars, qu'il seroit bien faible²¹.

Jupiter accepterait-il donc sans réserve la thèse de Mercure?²² Si l'on est d'accord que Folie et Amour ont dans

²⁰ LOC, p. 93.

²¹ *Ibidem*, p. 90.

²² Cf.: "Il n'est pas facile d'établir avec certitude à qui se réfère ce 'lui', si c'est à Amour ou bien à Folie. Au point de vue grammatical, la deuxième interprétation paraît la plus probable; mais l'analyse du contexte nous fait pencher pour la première, parce qu'il est indiscutable

la même mesure contribué au développement et à l'évolution de l'humanité, ce que Mercure et Apollon ont démontré avec tant d'éloquence, une telle supposition ne doit pas sembler impossible. Si Amour et Folie doivent "vivre amiablement ensemble" et Folie "le conduire par tout où bon lui semblera", cela veut dire qu'elle le conduira conformément à toutes les incartades qu'elle peut inspirer à la passion amoureuse. Quoi qu'il en soit, l'ordre grammatical des mots paraît décisif.

Dans la *Réunion des Amours*, l'échange direct des arguments remplacera les longs discours d'Apollon et de Mercure, et Cupidon ne se gêne point pour rudoyer son rival:

[...] de votre temps les amants n'étaient que des benêts; ils ne savaient que languir, que faire des hélas, et conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh! parbleu! ce n'est plus de même. [...] Mes sujets ne disent point: Je me meurs! [...] Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du temps passé que tout cela. Vous ne faisiez que des sots, que des imbéciles; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille [...] ²³

On voit bien quelle sorte d'amour il préconise et lequel ne lui convient pas. En présence de cette éternelle antinomie d'attitudes amoureuses, on croirait entendre les réparties d'Hircan adressées dans l'*Heptaméron* contre les platonisants. Onze ans plus tôt, dans la pièce de 1720, les plaintes de l'Amour laissaient voir se confirmer le même état des choses, bien que le héros chassé des Gaules l'ait considéré de son point de vue:

Ces tendres et tremblants aveux d'une passion, ces dépits délicats, ces transports d'amour d'après les plus innocentes faveurs, d'après

que si 'lui' se référait à Folie, Jupiter semblerait avoir presque entièrement accepté la thèse de Mercure, tandis que, si nous référons 'lui' à Amour, la solution apparaît plus équidistante entre les deux avis de Mercure et d'Apollon et elle acquiert plus de finesse. En outre, Jupiter ayant ordonné: «et ce pendant vous commandons vivre amiablement ensemble, sans vous outrager l'un l'autre», il est à penser qu'un pareil ordre n'aurait pas de sens si, 'lui' se référant à Folie, on admettait que celle-ci puisse conduire Amour partout où elle le veut, donc aussi contre la volonté de celui-là. Certes, rien d'absolument sûr n'est soutenable dans cette question aussi importante qu'ignorée par les commentateurs". E. Giudici. LOC, pp. 125-126, note 160.

²³ MT 1, p. 946.

mille petits riens précieux, tout cela disparut. L'un ouvrit sa bourse, l'autre gesticulait insolemment auprès d'une femme, et cela s'appela une déclaration²⁴.

D'un côté l'amour délicat, sentimental et respectueux de la femme, de l'autre actif, entreprenant, audacieux et arrogant - il est inutile de se demander lequel a trouvé un meilleur accueil.

On le trouva plus badin que moi; moins gênant, moins formaliste, plus expéditif [...] on me regardait comme un innocent qui manquait d'expérience²⁵

- se plaignait l'Amour en 1720;

on n'est plus dans le goût de l'amoureux martyr; on ne l'a retenu que dans les chansons

- constatera dans notre pièce Plutus en confirmant ainsi les idées de Cupidon sur la décadence définitive du règne du "dieu de la tendresse"; - même "quand on le rétablirait, il ne ferait pas grand besoin"²⁶.

A cette critique virulente de son règne et à cet examen impitoyable des faits, l'Amour ne trouve aucune réponse plus valable; en tout cas il ne la donne assurément pas lorsqu'il le menace des suites que l'assemblée des dieux peut lui infliger. Il ne sera pas "plus brillant"²⁷ même au moment décisif, à savoir au cours du débat en présence de Minerve et de la Vertu, lorsque aussi bien ses philippiques contre Cupidon, qu'il appelle "divinité scandaleuse dont le culte est un crime"²⁸, que ses apostrophes ampoulées à la Vertu²⁹ n'ont aucune valeur démonstrative dans la discussion. A vrai dire, il n'en reste qu'un seul passage qui puisse servir sa cause:

²⁴ MT 2, p. 1056.

²⁵ *Ibidem*, p. 1056, 1057.

²⁶ MT 1, p. 949.

²⁷ "Cupidon: Le dieu de la tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble?" MT 1, p. 969.

²⁸ MT 1, p. 961.

²⁹ En voici un échantillon: "Je vous disais, Madame, que mon respect a réduit mes sentiments à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus temps de feindre, ni de vous dérober

Qu'est-ce que c'était que l'amour? Je l'appelais tout à l'heure une passion. C'était une vertu, Déesse; c'était du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La nature me présentait des hommes grossiers, je les polissais; des féroces, je les humanisais; des fainéants, dont je ressuscitais les talents enfouis dans l'oisiveté et dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissait de l'être. L'espoir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçaient son âme à devenir estimable. De mon temps, la Pudeur était la plus estimable des Grâces³⁰.

Il n'est pas d'ailleurs trop inventif: l'argument qu'il se forge de la force civilisatrice de l'amour ne nous semble qu'un écho des idées d'Apollon dans le *Débat*, tandis que ses appels à la vertu, compliment courtois dans une allocution à la déesse de ce nom, restent conformes à la phraséologie du siècle. L'évocation à la pudeur ne manquera pas à son tour de provoquer chez Cupidon une nouvelle réplique:

Eh bien! il ne faut pas faire tant de bruit; c'est encore de même. Je n'en connais point de si piquante, moi, que la Pudeur. Je l'adore, et mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent partout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le Respect, la Sagesse, l'Honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà ses officiers; c'est à eux

votre victime. Je sais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire; mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance, et que ma respectueuse ardeur [...]" MT 1, p. 966. Et voici Cupidon qui parle à la Vertu: "Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte; mais vous êtes trop aimable; et mon coeur pourrait s'y méprendre. Je vous dis la vérité; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connais en charmes. Ni sur la terre ni dans les cieux, je ne vois rien qui ne le cède aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux! Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvais être aimé d'elle! Eh! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible? Je sens que tout mon coeur vous est dû. N'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le vôtre? Aimable Vertu, me fuirez-vous toujours? Regardez-moi! Vous ne me connaissez pas! C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir; il est soumis: il ne veut que vous fléchir. Je vous aime, je vous le dis; vous m'entendez; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard achèverait mon bonheur! Un regard. Ah! quel plaisir! Vous me l'accordez. Chère main que j'idolâtre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage". Ibidem, p. 967.

³⁰ MT 1, p. 962.

à la défendre du danger qu'elle court; et ce danger, c'est moi. Je suis fait pour être ou son vainqueur ou vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble. [...] Quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, et elle ne m'en hait pas davantage [...]³¹.

Cupidon n'est pas homme de nuances; on voit qu'il se comporte ici à la manière de Plutus que l'on connaît du *Triomphe de Plutus*; il réagit comme tous les séducteurs dont "la gloire [...] [est] de triompher de la rigueur, de la modestie de la chasteté et de la tempérance" des dames³². Cette citation de Montaigne paraît s'être imposée bien à propos, Marivaux s'étant placé ici dans le sillage de la pensée de l'auteur des *Essais*, qui prêtait dans cette oeuvre tant d'attention aux aspects psycho-sociologiques du comportement féminin et qui a écrit de jolies pages consacrées aux problèmes que Cupidon a légèrement effleurés en évoquant les "officiers" de la Pudeur. Ce jeu de la pudeur, de la modestie et de l'honneur dans l'attitude de la femme ne manquera pas d'attirer l'attention de Marivaux encore vers la fin de sa création dramatique³³. Pour revenir à Cupidon, le voici encore qui se défend contre les reproches de troubler la tranquillité dans le mariage, de ne laisser jamais les maris en repos et de mettre toujours après leurs épouses "quelque chasseur qui les attrape":

Et moi, je vous dis que mes chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente. [...] La plupart sont des coquettes, qui en demeurent là [= sont bien aises d'être courues], ou bien qui ne se retirent que pour agacer, qui n'oublient rien pour exciter l'envie du chasseur, qui lui disent: Mirez-moi. On les mire, on les blesse, et elles se rendent. Est-ce ma faute? Parbleu! non; la coquetterie les a déjà bien étourdies avant qu'on les tire³⁴.

Et un peu plus loin:

³¹ *Ibidem*, p. 962.

³² M. de Montaigne, *Oeuvres complètes* [...], Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 598, II, 15.

³³ Cf. *Félicie, Comédie en un acte et en prose*, lue le 5 mars 1757. Voir MT 2, pp. 921-951.

³⁴ MT 1, p. 949-950.

Se plaindre de ce que j'aime la bonne chère et l'aisance, moi qui suis l'Amour! A quoi donc voulez-vous que je m'occupe? à des traités de morale? Oubliez-vous que c'est moi qui met tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie; qu'il faut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, et que je dois être à moi seul plus sémillant, plus vivant que tous les dieux ensemble?³⁵

En effet, mis en face de cet adversaire plein de fougue et d'esprit, "le dieu de la tendresse" doit avoir beaucoup de difficulté pour briller. Ce qui est pis, il semble faire une plus triste figure que son homonyme de la pièce de 1720, qui au moins pouvait attribuer son échec aux défauts naturels du coeur humain:

Ses premiers coups d'essai ne furent pas heureux. Il insultait, bien loin de plaire; mais ma foi, le coeur de l'homme ne vaut pas grand'chose; ce maudit Amour fut insensiblement souffert; [...] il m'enleva de mes créatures³⁶.

Mercure, dans le *Débat de Folie et d'Amour*, n'hésite pas à déclarer que la Folie "n'est rien moins qu'Amour"³⁷, Cupidon va plus loin: jusqu'à présent, il critiquait les façons languoureuses de l'Amour et les tournait en ridicule, maintenant il s'empare de l'identité de celui-ci pour se proclamer lui-même le vrai amour (tel fut aussi le geste de l'Amour de 1720) et, pour justifier sa démarche, il répète en l'occurrence d'autres arguments de Mercure, qui l'identifiaient à la Folie. S'il "met tout en mouvement" et s'il "donne la vie", c'est que "incontinent que l'homme fut mis sur terre, il commença sa vie par Folie"³⁸ et que "Folie ha inventé toute l'excellence, magnificence, et grandeur"³⁹ et que, sans elle, "l'homme seicheroit et seroit lourd, malplaisant et songeart" car elle "éveille esprit"⁴⁰. S'il lui faut "dans [sa] charge un fond inépuisable de bonne humeur" et

³⁵ *Ibidem*, p. 950-951.

³⁶ MT 2, p. 1056.

³⁷ LOC, p. 79.

³⁸ *Ibidem*, p. 70.

³⁹ *Ibidem*, p. 71.

⁴⁰ *Ibidem*, pp. 77-80.

s'il doit être "plus sémillant, plus vivant que tous les dieux", c'est que Folie fut présentée comme le synonyme de l'éternelle jeunesse, de la joie et des plaisirs. Pour sanctionner son règne, l'Amour se référait au discours d'Apollon; Cupidon, pour le détrôner, se réfère aux arguments de Mercure et s'identifie à Folie, incarnation de l'élan vital et de la joie de vivre. Cette identification est encore plus évidente dans son allocution finale qu'il fait en présence de Minerve:

La nature avait besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai? Comment fallait-il qu'il fût, à votre avis? [...] C'était un espiègle tel que moi qu'il fallait à la nature; un étourdi, sans souci, plus vif que délicat; qui mît toute sa noblesse à tout prendre et à ne rien laisser [...]⁴¹.

Certes, l'Amour lui reproche son "origine impure", mais même cette naissance illégitime, que l'homonyme de celui-là a d'ailleurs décrit plus amplement⁴², le rapproche de Folie et elle convient le mieux à la mission qu'il a à remplir dans le monde.

Et cet enfant-là, je vous prie, y avait-il rien de plus sage que de lui donner pour père et pour mère des parents joyeux qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joie? Il ne fallait que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le dieu du

⁴¹ MT 1, p. 963.

⁴² "Vous n'avez pas un grand génie, dit la Débauche à Plutus, mais vous êtes un gros garçon assez ragoûtant. Je ferai faire à Vénus une attention là-dessus, qui peut-être lui tiendra lieu de tendresse; vous serez magnifique, elle est femme. L'Avarice et moi, nous vous servirons bien, et il est des moments où il n'est pas besoin d'être aimé pour être heureux. [...]. Après ce discours, Plutus impatient courut tenter l'aventure Or, argent, bijoux, présents de toute sorte, soutenus de quelques bredouilleries, furent auprès de Vénus les truchements de sa belle passion. Que vous dirai-je enfin, ma chère? un moment de fragilité me donna pour frère ce vilain enfant qui m'usurpe aujourd'hui mon empire! ce petit dieu plus laid qu'un diable, et que Messieurs les hommes appellent Amour". MT 2, p. 1055.

vice? Cela n'est pas vrai; je donne de l'amour, voilà tout: le reste vient du coeur des hommes [...]⁴³.

Assurément, il n'est pas le dieu du vice et, ce qui ne manque pas de piquant, la Vertu elle-même, impressionnée par son discours, se laissa "apprivoiser" et, pour ne pas succomber, aima mieux interrompre la séance - n'est-ce pas là une confirmation amusante de l'avis de Mercure prétendant qu'"il y aura grand'différence entre le recueil que trouvera un fol, et un sage" puisque "le sage sera laissé sur les livres, ou avec quelques anciennes matrones à deviser de la dissolution des habits", tandis que "les jeunes Dames ne cesseront qu'elles n'ayent en leur compagnie ce gay et joly cerveau [...], et quand ce viendra à faire comparaison des deus, le sage sera loué d'elles, mais le fol jouira du fruit de leurs privautés"⁴⁴.

On comprend bien que la Vertu n'a pu se laisser aller jusque là! Rappelons à l'occasion que le langage galant de Lucidor dans *Félicie* aura la même force séductrice et que l'héroïne trop indépendante de cette pièce ne saura se sauver qu'au dernier moment. Ainsi, à l'encontre des prévisions de Mercure, convaincu que Minerve va donner congé à Cupidon, c'est cet étourdi trop sûr de lui-même qui aura le dessus. Sans aller jusqu'à le discréditer, Jupiter a décidé de mettre à profit aussi bien ses vicissitudes que des qualités trop rigides de l'Amour pour en former, les unes et les autres sagement tempérées, un mélange harmonieux et de plus haute valeur:

Avec votre confrère, l'âme est trop tendre, il est vrai, mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait souvent des coeurs ridicules; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit; mais vous ruinez les moeurs. Il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux; rendez-le plus vif et plus passionné; et qu'il vous rende plus tendre et plus raisonnable: et vous serez sans reproche"⁴⁵.

⁴³ MT 1, p. 963.

⁴⁴ LOC, p. 78.

⁴⁵ MT 1, p. 969.

Les deux textes sont donc soumis à la même fonction, celle de débattre la nature de l'amour, et ils doivent aboutir à des conclusions déterminées: chez Louise Labé, Folie guidera Amour et "le conduira par tout où bon lui semblera"⁴⁶, ici, Cupidon complétera et corrigera l'Amour et celui-ci complétera et corrigera Cupidon, ce qui veut dire qu'ils suivront le même chemin et la même direction de leur commune activité.

Le conflit entre Amour et Folie se révèle en fin de compte illusoire, et le verdict de Jupiter unit pour toujours ce qui ne devait jamais être désuni, à savoir deux éléments dissemblables qui forment néanmoins une même essence; dans la *Réunion des Amours*, ce sont deux substances différentes qui s'affrontent d'abord et la sagesse divine, sans les mésestimer l'une ou l'autre, les fera ensuite s'unir, les ayant dégradées certes au rang d'éléments constitutifs, pour en former un ensemble plus parfait. Aussi le développement du thème littéraire analogue démontre-t-il pourtant une différence nuancée. Bien que les dénouements des deux intrigues, si l'on les considère du point de vue de la situation finale (le verdict), soient analogues, cette différence semble s'accroître puisqu'elle fait paraître deux notions d'amour qui sont dissemblables: amour conjoint avec la folie où l'on voit la source du progrès de l'humanité, et amour qui n'ignore pas, il est vrai, ses mérites et ses prérogatives, mais que l'on doit protéger aussi bien contre le plaintif et la passivité sentimentale que contre la morale de la jouissance, la frivolité et le libertinage. Le premier doit sa nature à l'époque qui allait en croissant vers le développement de l'homme et de toutes les facultés qui lui sont accordées par la nature, le second, proposé au temps où l'on ne connaissait que l'amour galant et où l'orientation vers la sensibilité conduisait à la confusion entre l'émotion simple et la sensiblerie, allait naître du croisement des contradictions. Le premier était signe de la vie et de ses forces naturelles, le second apparaissait comme le palliatif contre la décadence.

Cependant, il convient de signaler que si Jupiter passe ici pour le porte-parole de Marivaux, celui-ci, dans la pièce de 1720, ne semblait pas si affirmatif: l'Amour, que l'on y

⁴⁶ LOC, p. 93.

regardait "comme un innocent qui manquait d'expérience et [qui] ne fu[t] plus célébré que par les poètes et les romanciers"⁴⁷, a eu la même idée que Jupiter:

il me vint dans l'esprit d'essayer si je pourrais me rétablir en mitigant mon air tendre et modeste; peut-être, disais-je en moi-même, qu'à la faveur d'un air plus libre et plus hardi, plus conforme au goût où sont à présent les hommes, peut-être pourrais-je me glisser dans ces coeurs? ils ne me trouveront pas si singulier, et je détruirai mon ennemi par ses propres armes⁴⁸.

Hélas, il "fut sifflé dans les Gaules comme une mauvaise comédie"⁴⁹, et on s'interroge sur le sens de cette défaite survenue dans la même situation qui, onze ans après, sera proposée pour une solution bienfaisante. Serait-ce pour avoir constaté le caractère dépravé des hommes, dont l'Amour de *L'Amour et la Vérité* se plaignait amèrement, que Marivaux voit la manoeuvre de son protagoniste de 1720 impossible, ceux-ci étant toujours plus enclins à la sensualité brutale qu'à la délicatesse? - dans ce cas, cet épisode ambigu s'ajouterait à d'autres passages de cette pièce et servirait la critique acerbe de la société. Serait-ce pour avoir trouvé cette union factice, et pour être amené à reconnaître avec Cupidon que la dignité n'a rien à faire en amour et que celui-ci et la Vertu ont leurs charges particulières: "elle est faite pour régir l'univers, et [l'amour] pour l'entretenir"⁵⁰ - dans ce cas l'union de l'Amour (= le tendre) et de Cupidon (= le libertin), considérée dans le verdict de Jupiter comme désirable, coïnciderait curieusement avec ses propres convictions que l'on trouve en dehors de ce texte:

C'est un vilain amant qu'un homme qui vous désire plus qu'il ne vous aime: non pas que l'amant le plus délicat ne désire à sa manière, mais du moins c'est que chez lui les sentiments du coeur se mêlent avec les sens; tout cela se fond ensemble: ce qui fait un amour tendre et non pas vicieux, quoique à la vérité capable du vice; car tous les

⁴⁷ MT 2, p. 1057.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 1057.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 1057.

⁵⁰ MT 1, p. 947.

jours en fait d'amour, on fait très délicatement des choses fort grossières⁵¹.

Elle n'est pas, sans doute, trop optimiste, cette manière de voir nos amours et nos comportements amoureux - pouvons-nous au moins recourir à une justification?

Il y a bien des amours où le cœur n'a point de part; il y en a plus de ceux-là que d'autres, même, et dans le fond, c'est sur eux que roule la nature, et non pas sur nos délicatesses de sentiment qui ne lui servent de rien. C'est nous le plus souvent qui nous rendons tendres, pour orner nos passions; mais c'est la nature qui nous rend amoureux; nous tenons d'elle l'utile que nous enjolivons de l'honnête; j'appelle ainsi le sentiment; on n'enjolive pourtant plus guère; la mode en est aussi passée dans ce temps où j'écris⁵².

Et une curieuse exemplification de nos conduites:

Allez dire à une femme que vous trouvez aimable et pour qui vous sentez de l'amour: "Madame, je vous désire beaucoup, vous me feriez grand plaisir de m'accorder vos faveurs; vous l'insulterez, elle vous appellera brutal. Mais dites-lui tendrement: «Je vous aime, Madame, vous avez mille charmes à mes yeux»; elle vous écoute, vous la réjouissez, vous tenez le discours d'un homme galant. C'est pourtant lui dire la même chose; c'est précisément lui faire le même compliment. Il n'y a que le tour de changé; et elle le sait bien, qui pis est... Toute femme entend qu'on la désire quand on lui dit: je vous aime; et elle ne vous sait gré de ce compliment qu'à cause qu'il signifie: je vous désire. Il le signifie poliment, j'en conviens. Le vrai sens de ce discours-là est impur; mais les expressions en sont honnêtes, et la pudeur vous passe le sens des paroles. Quand le vice parle, il est d'une grossièreté qui révolte; mais qu'il paraît aimable, quand la galanterie traduit ce qu'il veut dire⁵³.

Hélas, nos amours ne sont autres que ce qu'ils peuvent être, mais il est impossible de les imaginer sans tendresse. "On fait très délicatement des choses fort grossières", certes, et il y

⁵¹ *Cabinet du Philosophe* - cité d'après MT 1, p. 21.

⁵² *Ibidem*, p. 20-21.

⁵³ *Ibidem*, p. 20.

a là un mensonge foncier et condamnable - mais que deviendrons-nous sans des mensonges pareils. Pour ne pas sombrer dans une barbarie, que l'amour tendre adoucisse donc l'amour trop libertin...

Quoi qu'il en soit, autant ces deux textes apportent des suites dissemblables à la même situation épique, autant le doute sur le vrai sens de l'idée de Marivaux sur l'amour semble persister. Il disparaît à la lumière de ses aveux personnels. La nature ayant déterminé notre comportement amoureux, c'est le ton qui fait la chanson; la réponse ressortit des nuances que l'on prête à deux Amours et que Jupiter a su saisir au profit de sa conception.

Quelle que fût d'ailleurs la doctrine d'amour que Marivaux propose dans sa *Réunion des Amours*, il y ajoute encore des considérations sur la poésie actuelle; ce sujet supplémentaire sans doute non sans intérêt pour le précédent, dépasse pourtant le cadre des coïncidences avec le texte de Louise Labé. Les rapprochements formels, le dialogue devenu la forme unique des deux textes, nous y ramènent de nouveau. Si l'on aborde pourtant le problème du genre, on ne saurait insister sur la différence qui les désunit, celle-ci n'existant à la vérité qu'en conséquence des interprétations de l'oeuvre de Louise, où l'on voyait habituellement un débat ou un traité. La valeur artistique de ces deux pièces théâtrales mise à part, il est peut-être plus intéressant de faire remarquer que la *Réunion des Amours* prolonge, dans les belles lettres, le même thème des aventures d'Amour que l'on voit dans le *Débat* et qu'elle s'insère ainsi dans la matière du conte mythologique.

Ce qui mérite encore d'être signalé et ce qui soustrait cette pièce de moindre importance à des critiques dont la sévérité serait disproportionnée au rang qu'elle occupe dans l'oeuvre dramatique de Marivaux, c'est son style et c'est la vivacité des dialogues qui ne cèdent en rien au style du *Débat*.

La matière unissant ces deux textes si éloignés l'un de l'autre dans le temps et une certaine parenté de l'atmosphère où se meuvent leurs protagonistes témoignent aussi bien de la continuité de la tradition antique que du même esprit de la concevoir et de la sentir. Et si, en même temps, on se rappelle que la tradition du conte mythologique se retrouve, par

exemple, chez H. Sienkiewicz⁵⁴, compte tenu de ce que le monde des dieux antiques y reste baigné dans une atmosphère qui a autant de charme que dans le *Débat* de Louise Labé mais que l'on chercherait en vain chez Marivaux, on a de quoi être impressionné par cette communauté saisissante qui s'établit grâce au même enchantement antique et qui unit des individualités créatrices aussi dissemblables et séparées dans le temps. Marivaux a-t-il lu le *Débat de Folie et d'Amour*? - la réponse paraît un peu vide; toujours est-il que la *Réunion des Amours* se place directement dans son sillage.

Université de Łódź
Pologne

Kazimierz Kupisz

ŚLADEM PIĘKNEJ POWROŹNICZKI
(Luiza Labé i Marivaux)

Choć już od dawna wykazywano, że twórczość Luizy Labé inspirowała wielu piszących aż do naszych czasów, "dokumenty" jej sławy zestawione ostatnio przez nieodżałowanej pamięci E. Giudici można wzbogacić o jedno jeszcze sławne nazwisko, zarówno bowiem we fragmencie nie zachowanej w całości sztuki *L'Amour et la Vérité* Marivaux, jak i w jego *Réunion des Amours* widać uderzające zbieżności z *Débat de Folie et d'Amour*.

Obydwa teksty wprowadzają w ten sam świat bogów antycznych (Amour, Cupidon, Apollon, Minerve, Mercure) bądź upostaciowanych abstrakcji (Vertu, Vérité), w obydwóch uderzają podobne ujęcia sytuacyjne (np. spór na temat własnej roli i znaczenia), w obydwóch występuje ten sam problem istoty miłości, ukazany przez pryzmat konfliktu pozornie antagonistycznych wobec siebie protagonistów (Amour, Cupidon); jak w *Débat*, tak i tu problem ten znajduje fabularne rozstrzygnięcie w takim samym rozwiązaniu akcji (wyrok Iowisza). Nie jest to oczywiście wynikiem ślepego naśladownictwa, ale artystyczne zabiegi przekształcania tych samych wątków są dostatecznie widoczne; przekształcenia nie zawsze zresztą szczęśliwe, skoro w ostatecz-

⁵⁴ Cf. K. Kupisz, *Z dziejów jednego motywu - Sienkiewicz i Marivaux*, "Prace Polonistyczne" 1985, seria XLI, pp. 357-374.

nym rozrachunku świat bogów u Marivaux nie posiada podobnej szlachetności wyrazu poetyckiego, jak w *Débat*. Być może, niedociągnięcia w konstrukcji bohaterów są spowodowane częściowo przez aktualizujące wstępy, jak np. krytyka poezji panegirycznej.

Uderzający jest paralelny układ ról głównych protagonistów, w wyniku czego rola Kupidyna u Marivaux odpowiada roli Folie u Luizy Labé, zaś aluzje do jego "nieprawego pochodzenia" przypominają nieślubną metrykę Głupoty u Erazma. Fakt, że frywolny Kupidyn potrafił wyrzeć wrażenie na Cnocie, dodaje niewątpliwej pikanterii sytuacji. Koncepcja miłości, jaka wynika z woli Jowisza nakazującego Amorowi i Kupidynowi połączyć swoje zalety i wady, to propozycja przekazana wiekowi, który znał jedynie miłości bądź nie potrafił odróżnić szczerego uczucia od sentymentalnej manieri.

Wszystkie trzy teksty łączy to samo zainteresowanie opowieścią mitologiczną, jakie spotykamy i u naszego Sienkiewicza.